



STEPHEN SHORE, « UNCOMMON » PHOTOGRAPHE

PAR NATACHA WOLINSKI

À travers sa première rétrospective, qui s'est ouverte à Madrid, Stephen Shore apparaît plus que jamais comme un éternel novateur.

Stephen Shore n'est pas un Rolling Stones de la photographie. Il n'a pas vocation à répéter en boucle « Satisfaction ». C'est donc à 67 ans seulement qu'il se décide enfin à présenter sa première rétrospective. L'exposition, riche de plus de trois cents images, ouvre à la Fondation Mapfre de Madrid, avant de voyager dans toute l'Europe. Elle transitera cet été par les Rencontres d'Arles. Elle couvre cinquante ans de carrière et montre la diversité des pratiques et des expérimentations du photographe américain. Elle comprend notamment des images peu connues des tout débuts, lorsqu'à 17 ans, Stephen Shore marche provisoirement, mais brillamment, sur les traces de Robert Frank. Le cœur de l'accrochage repose sur « American Surfaces » et « Uncommon Places », deux séries incontournables des années 1970, réalisées à une époque où le choix de la couleur et de l'esthétique amateur constitue un pied de nez à l'orthodoxie du noir et blanc. Avec ces deux ensembles qui renouvellent la représentation de l'Amérique contemporaine, Stephen Shore aurait pu briguer à vie une statue de commandeur de la photographie, auréolé de sa participation à l'exposition des « New Topographics »

CATALOGUE, textes de M. Dahó, D. Campary, S. Philips, H. Fernandez, coéd. Fundacion Mapfre/Xavier Barral 320 p., 250 photographies couleur, 49 euros

en 1975. Mais l'exposition montre au contraire que le photographe a été novateur dès les années 1960, lorsqu'il conçoit des œuvres sérielles d'une grande rigueur formelle, juste après son passage à la Factory de Warhol. Novateur, il l'est ensuite à chaque étape de sa carrière. Dans les années 1970 et 1980 lorsqu'il épuise les ressources du *snapshot*. Dans les années 1990, lorsqu'il fait l'expérience du vide et cadre les étendues grises et hostiles du Texas ou de l'Écosse. Dans les années 2000 lorsqu'il fait, à rebours, l'expérience du plein, replongeant de façon inattendue dans l'effervescence new-yorkaise pour revisiter les codes de la *street photography*.

Ce parcours hétérogène, quasi capricieux, est-il le signe d'un caractère porté à la contradiction ? Stephen Shore se lance dans la couleur quand le noir et blanc est



Stephen Shore, *Ginger Shore*, Causeway Inn, Tampa, Floride, 17 novembre 1977 De la série « Uncommon Places »

vénéral, repasse au noir et blanc dans les années 1990 quand la couleur a gagné ses lettres de noblesse, imite l'esthétique du *snapshot* avec une chambre photographique dans les années 1970 et l'esthétique de la chambre photographique avec un appareil numérique dans les années 2010. L'homme démontre un goût certain du défi quand, de 2003 à 2012, il s'astreint à produire 83 livres tous réalisés en 24 heures chrono ou qu'il se donne une journée pour produire un reportage complet sur une petite ville de l'Arizona, le 19 septembre 2013. Questionnant tous les postulats et les académismes de la photographie, l'œuvre de Stephen Shore n'a qu'un seul défaut : elle a été trop regardée et imitée, ce qui fait dire à Marta Dahó, la commissaire de l'exposition, qu'en ouvrant « de nouvelles voies d'exploration qui sont devenues aujourd'hui des recours habituels », elle a favorisé « l'apparition de nouveaux conventionnalismes appelés à être à leur tour déconstruits. » Shore, lui, n'en a cure. Il est déjà passé à autre chose en postant désormais ses images sur Instagram, sa nouvelle lubie. Des *followers*, il en a plus que jamais. 52 210 à ce jour. ■

STEPHEN SHORE, jusqu'au 23 novembre, Fondation Mapfre, Paseo de Recoletos, 23, Madrid, Espagne, tél. +34 916 02 52 21, www.fundacionmapfre.org